

Nicole Martin

Le style de Luc Lang¹

Le style de l'écrivain serait-ce la voix humaine que le lecteur entend dans son œuvre ?

J'emprunte à Jean-Bertrand Pontalis, mort le 15 Janvier dernier, cette idée proposée lors d'une émission rediffusée le soir de sa disparition.

En entendant sa voix évoquer la littérature j'ai pensé au livre de Luc Lang, car les voix de ses personnages silencieuses ou invocantes prennent corps et habitent le lecteur.

J'ai lu *Mother* comme on part en voyage mais sans bagage, sans aucune référence aux livres précédents, embarquée dans un temps suspendu, le temps d'approcher une écriture tendue, charnelle, clinique, au plus près du corps, une écriture qui crochète le lecteur, l'attrape et ne le lâche plus.

Attrapée, crochetée, embarquée... raptée par la langue, langue d'une enfance. Embarquée sans avoir envie de quitter le roman, désireuse d'aller vite jusqu'au bout, perdue dans les temps croisés des personnages, à la vitesse de leurs passions. Livre d'amour pas sans humour, livre de tourmente, entre douleur et tendresse.

La voix de l'écrivain s'entend dans la polyphonie des discours subjectivés. Suivre le mélange des voix superposées, leur rythme, leur prosodie, leur chant, leur profération, puis les dissocier une à une demande un ralentissement de la lecture, un retour, une reprise dans la masse sonore, un choix du lecteur.

Qui parle ? Et d'où parle-t-il ?

À qui s'adressent la voix, les paroles de *Mother* ? Au fils ? Au père ? À elle-même ?

Mais... comme l'a dit Lacan dans son hommage rendu à Marguerite Duras en 1965 à propos de *Lol V Stein* « [...] le seul avantage qu'un psychanalyste ait le droit de prendre de sa position, lui fût-elle donc reconnue comme telle, c'est de se rappeler avec Freud qu'en sa matière,

¹ Intervention à la soirée Librairie de l'EpSF sur le livre *Mother* de Luc Lang, le 1^{er} février 2013 à l'ITP, Paris.

l'artiste toujours le précède et qu'il n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie² ».

Il y a trois personnages principaux dans ce roman, le fils qui n'est pas nommé, juste un pronom personnel « il », Andrée, la mère, — *Mother* — et Robert, le père adopté adoptant. D'autres prénoms s'invitent, réels ou imaginaires : des membres de la famille, des amis, des amants et ... du géniteur.

C'est l'histoire d'un clan qui se construit, se déconstruit, se disloque, éclate selon les désirs, les fantasmes, les envahissements psychiques de *Mother*.

Le fils, l'enfant, raconte : sa peur de l'abandon, la confusion des places et des sentiments, l'amour destructeur, toxique mais incontournable d'une mère qui se veut libre avant tout, souveraine et qui « a ce pouvoir de transfigurer l'espace, de transmuier le paysage du temps, de l'accidenter [...]»³.

C'est une histoire à deux, puis à trois. Ce triangle est difficile à construire, pourtant le fils s'y attelle, y travaille, adoptant cet homme, Robert, amant puis époux de *Mother*. Discret, taiseux, amoureux fou, ce père choisi, élu, hésite pourtant à faire tiers car « toujours il s'efface devant l'imprescriptible tableau de la Madone⁴ ».

À travers « les amours », « les nourritures » et « les guerres », Luc Lang nous propose non pas trois chapitres mais trois versions du père, du fils, de *Mother*, tous mêlés, à des âges différents, avec d'innombrables redondances. Effet de style. Cet évitement de la chronologie produit une perte des repères chez le lecteur, perte éprouvée aussi par fils et père au gré des fugues, déménagements, amours imaginaires, emballements de la mère.

J'ai été sensible aux métaphores spatiales, géographiques, terriennes, architecturales. Elles évoquent les perceptions, sensations du fils, soumis aux variations de discours, enfant considéré comme adulte ou plus tard, adulte chez qui la mère va convoquer l'enfant qu'il ne veut plus être.

Ce fils s'est construit peu à peu une assise qui risque de s'effondrer quand le pilier devenu le plus porteur, Robert, le père adopté, se

² J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 192.

³ Luc Lang, *Mother*, Paris, Stock, 2012, p. 30.

⁴ *Ibidem*, page 35.

dérobe, emporté par une vague émotionnelle de la mère plus dévastatrice que les autres, celle qui humilie.

Le style de Luc Lang évoque les mouvements psychiques de *Mother*, la mère identifiée aux cartons qu'elle aligne, dresse comme une muraille, encombrant tout l'espace, obligeant chacun à des contorsions corporelles pour se déplacer dans la maison, ce corps-maison bénéfique devenu une consigne dans l'attente d'un éventuel départ. Toujours en partance vers un nouvel amour, la mère part seule dans des lieux de plus en plus réduits, de plus en plus encombrés, métaphore d'une contenance qui lâche.

[...] objet transitionnel, dit-on, du désir de la mère, les cartons ne cessent de mailler étrangement les maisons de leurs allers et retours⁵.

Le fils tente en vain de trouver un sens au mot carton.

Carton : cortan, racnot, cantor, cratno, on ne peut rien en faire de ce mot, une espèce d'insécable, et pourtant le mot-clé des vingt-cinq dernières années de la vie d'Andrée. Le fils reprend le mot dans l'autre sens. Carton : toncar, tarcon, en forçant un peu, il y aurait « ton corps » pour toncar, « le con venu si tard » pour tarcon ... mais « ton corps », c'est celui de l'amant, du père, du fils, de la mère ? Quant au con survenu si tard, de qui, de quoi s'agit-il ? Du sexe féminin, de l'amant qui viendra trop tard ? L'acrobatie combinatoire des sons et des sens n'offre aucune révélation éclatante⁶.

À la fin du roman, le fils prêt à chercher du côté de ses origines est allé rencontrer son « géniteur », celui dont la mère n'a pas voulu, puis qu'elle a tenté de réhabiliter aux yeux du fils en l'appelant « ton père », signifiant rejeté par l'enfant qui a déjà fait de Robert son père, tissant un lien dans la durée.

Cette rencontre va clore le roman familial construit par *Mother*. Le fils décide à 43 ans de la laisser croire à sa version à elle de l'abandon, à son récit mythologique, pour qu'elle puisse survivre. Il décide de se taire sur les raisons profondes du rendez-vous avec son géniteur : essayer à son tour de devenir père.

⁵ *Ibidem*, p. 97.

⁶ *Ibidem*, p. 97.